

1

On ne peut pas réfléchir les couilles pleines. Je te parle franchement, camarade, sans zigzag, la langue dans la plaie. La pyramide de Maslow, tu connais ? Si les besoins physiologiques ne sont pas satisfaits, tu resteras un animal : la queue tendue, la tête vide, et tu brouteras l'herbe. Tu me suis ? Ce n'est pas difficile à comprendre. Je viens de la boue et du brouillard. Ma langue est sale et mon esprit, sordide. Je suis un bouffon, un fou, un frustré professionnel, appelle-moi comme tu veux, aucun sobriquet ne m'offusque. Goujat, maque, pignouf, plouc, bourricot, pervers ou salopard, j'avale tout ce qui tombe sur ma tronche. Le taureau ne se lasse jamais de ses cornes ; comme lui, je fonce, cogne, le garrot fier, narguant harpons et huées. En vérité, j'ai appris à me foutre de tout et de tous. Ma philosophie est simple : c'est l'art subtil de m'en battre les roustons. J'assume mes grades. Je suis ce que je secrète : du sperme et de la sueur. Je n'ai jamais baisé, ce pays m'a castré, je passe mon temps à rêver de cul. La masturbation est ma besogne favorite. C'est plus fort que moi. C'est à cause des coutumes, de l'hypocrisie des gens, des interdits et de la religion de Mohammed... Je ne suis pas un homme entier, quelque chose manque à ma structure. Handicapé mental, je bouffe n'importe quoi, chie debout et essaie, tant mal que bien, de sauver mon amour-propre. Je ne suis pas pauvre, mais

la richesse m'a filé entre les phalanges. Je vivote, quoi. L'État m'a prêté de l'argent, les autorités ont peur de la jeunesse en colère. C'est pour ça qu'elles ont arrosé les cabochards d'argent du pétrole... C'est vrai que je possède un fourgon Benz, mais pour rien, je galère, camarade. La concurrence est féroce. Plusieurs jeunes font du transport privé. Ils ont des fourgonnettes. Fini, les Peugeot et les Mercedes. Le Kleenex a remplacé le torchon. On importe de la camelote d'Inde et de tata la Chine. On a tué le boulot. Le prix de la place a chuté, ce n'est plus rentable, je perds des sous. J'ai atteint le fond, camarade. Et pour rien. J'ai beau creuser, je ne trouve pas de gaz. Faut que je remonte la crête, que je change de métier, aide-moi. Tu te gondoles ? Toz, mon cul, mon sale cul. Je ne suis pas un clown. Regarde-moi bien, mon nez n'est pas rouge. Tu me gonfles, camarade. Plaisante avec un effronté, il te montre son derrière. Ça suffit, je connais par cœur ce cirque. Nous sommes tous logés au même bordel. Nous sommes des enfants perdus dans un pays de dépressifs. Faut que je réfléchisse à mon avenir. J'ai quarante-quatre ans et suis toujours vierge, comme l'huile d'olive. Et pressé à froid, camarade. La totale, quoi. Les cheveux blancs et les rides poussent sur ma bouille pareils au chiendent. On dirait que Geras, le dieu de la vieillesse, les arrose à mon insu. Chaque réveil, je constate l'étendue du foutoir. Je hais le miroir, je le fuis. L'enfant que j'étais a cédé la place à un adulte fade et dégueulasse... Quoi ? Crise d'identité ? Bipolarité ? Sans doute. Pourtant, j'ai lu des livres et consulté Dale Carnegie, Spinoza, Épicure, Sénèque, Jésus, le Talmud, Confucius et les Quatre Pei, la *Bhagavad-Gîtâ*, Pascal, Schopenhauer, Lao-tseu et même le *Kâma Sûtra*. Rien à faire, camarade. Si tu ne te grattes pas les couilles, personne ne le fera à ta place.

Tu me comprends ? Inutile d'essayer les recettes des moralistes. Je suis comme le vieil Emil, moi... Qui ? Le Balkanique, Cioran, le philosophe roumain. Il n'écrivait que lorsqu'il avait envie de se tirer une balle dans la tête. Comme lui, je ne parle que quand j'ai envie de me jeter d'une falaise. Le procédé est différent, mais la finalité est la même. Dire des choses dures pour éviter d'étouffer vainement. Tu me comprends, camarade ? J'ai lu toute son œuvre. *De l'inconvénient d'être né* m'a foutu un cafard permanent. Impossible d'éliminer la bête de l'horizon. Hanté, il m'arrive souvent de me frapper la tête contre le volant. Le vieil Emil est dangereux, camarade. Il a une phrase qui retentit comme une mitrailleuse dans mes tempes. « La vie, je l'accepte ; la mort, je l'accepte ; c'est la naissance que je n'accepte pas. » Où est-il allé chercher cette sentence ? Quel tordu d'écrivain, ce Cioran ! Il a eu sa première crise d'angoisse à cinq ans, tu imagines ? Ado insomniaque, il errait sans cesse à Sibiu, en Transylvanie. Ce sont les putes qui consolaient le bel Emil, camarade. Il fut un homme inquiet, rompu, suspendu, farceur... Quoi ? Il était dépossédé ? Effectivement. Comme toi et moi, comme tous les Algériens et les Roumains. Ici, les jours ne tiennent plus leurs promesses et nos nuits sont agitées par une foule de fantômes... As-tu consulté la presse, ce matin ? C'est la crise économique, la planche à billets est mise en route. Le dinar ne vaut pas un pet de chamelle. Partout ça craque. Demain, il n'y aura plus de pétrole, on mangera des racines et des glands, comme nos ancêtres pendant la guerre contre la France. Retour à la case départ, camarade. On avance en arrière. Deux figures trempées dans l'huile d'olive et oups ! Rassasié. Lève-toi, rote, range le bol et chante l'hymne national à qui veut se balancer le foiron. Ventre noué et braguette

louche. Minimalisme berbère ou sobriété malheureuse. Au choix, camarade. Tout est dans le vent. Tu ne me crois pas? Je ne suis pas sociologue, mais je devine les crises. J'ai le flair du chacal, je te boufferai si j'ai faim, ne baisse pas la garde. Dans les moments difficiles, il n'y a pas d'ami qui tienne. Ne me fais pas confiance, regarde mes canines. Avertissement : belles dents ne veut pas dire âme jumelle. Je suis un ogre, je boirais ton sang...

Donne-moi une clope, camarade. Sors le briquet, faut que je fume, fais vite, j'étouffe. C'est la canicule. C'est l'enfer. Quoi? Faut faire avec? Toz, mon cul, mon sale cul. Putain d'Algérie! Je suis en rut, ma graisse fond, ma crème s'évapore dans le vide. Quel gaspillage! Je suis agité, desserre mes poings, purifie mon esprit bestial, balbutie une prière charlatane. S'il y a paradis, il ne sera pas dans l'au-delà, mais ici-bas, entre les seins d'une femme... Quoi? Je blasphème? Toz, mon cul, mon sale cul. Regarde cette fille. Ah qu'elle est bonne! Elle est pleine de chair. J'aime les rondelettes, camarade. Si je la tiens, je lui mordrai les seins et les fesses. Elle sera à moi tout seul. Tu n'auras pas ta part, petit bégueule sans couilles! Si tu ne collabores pas, tu seras puni. Tu me regarderas en train de la tringler et tu fantasmaeras. Sur elle, pas sur moi. Je ne suis pas pédoque, moi, faut pas exagérer. Je suis un homme viril, musclé et dingue comme Caligula. Rares sont ceux qui me comprennent dans ce putain de bled. On ne me surnomme pas Kâmal Sûtra par hasard. Je suis un peu artiste, un peu journaliste, un peu troubadour. Un marginal qui a de la classe, quoi... Regarde mon look. Mon béret vient de la Havane, mes mocassins de Rome, mon jean de Los Angeles. Je suis d'ici et d'ailleurs, d'hier et de demain. Comédien jusqu'au bout du tragique. Hollywood ne m'a pas encore découvert. Je

suis l'Al Pacino du Djurdjura. J'ai les dons du lézard. Je saute et je brille. Je joue au voleur et au séducteur, au philosophe et au voyou... Quoi? Répète. Tout bousier est poulain aux yeux de sa mère? Toz, mon cul, mon sale cul. Contrôle ton vocabulaire, camarade. Je ne suis pas tombé avec la pisse du dromadaire. Je suis de la race des seigneurs, moi. Je suis également musicien, un manouche berbère. Je sais faire bégayer les mandoles. Je danse mieux que le fiévreux du samedi soir. Attention, je manie également le flingue. Je peux tuer comme Clint Eastwood. Je suis un cow-boy africain. Même si ma bourse est vide, je bois, je fume et, comme toi, je rame. Je n'ai pas de chance. L'orpheline s'apprête à se marier, les tambours se sont déchirés la veille. Pas de bol, pas de noces. Je suis né sous une étoile qui chialait. Et je ne suis pas seul dans ce pétrin. Toi aussi, tu te fanes. Les dirigeants nous ont volés et violés collectivement. Nous sommes des naufragés en costard-cravate, des moutons heureux qu'on conduit à l'abattoir. Nous chantons la liberté, comme le coq de Coluche, les pieds dans la merde. Nous brandissons des V éphémères avec nos doigts de pantins mal confectionnés... Je refuse cette situation, moi. Un jour, je me révolterai. Contre les deux B : le Bâton et la Barbe. Contre le képi et le *qamis*. On saura de qui je tiens. Je ne descends pas du macaque, mais de la reine des Aurès. Assez d'injustice, assez de servitude volontaire. J'ai lu et compris La Boétie, moi. La tyrannie n'existe pas, camarade. C'est l'esclave qui forge ses fers et sa chaîne et, à force d'habitude, offre gracieusement son cou à son maître. Tu ne comprends pas? Le lapin n'est pas un lièvre et le loup né dans une bergerie se comporte comme un chien de basse-cour... Autrement dit, le Système pourri, c'est toi, moi et tout ce peuple de soumis, camarade. Nous sommes le

cœur du Système pourri, ses jambes pourries, ses bras pourris, ses yeux pourris. Nous le défendons sans cesse, nous sommes ses soldats, nous scandons ses slogans, nous mourons pour lui, nous sommes ses martyrs. C'est toujours ainsi, camarade, depuis les ténèbres du temps, on meurt et on ne se lasse pas de périr pour des sornettes, pour des chapelles, pour les crachats, pour la morve, pour le ridicule. On meurt pour les grades, pour les politiques, pour la masse, pour les chiffres, pour un bouquet de chrysanthèmes. Mourir bêtement, c'est mourir en patriote en chantant l'hymne du peuple à la gloire des caniches castrés... Pigé? Pas encore? Toz, mon cul, mon sale cul. Regarde ici, lis cette citation, c'est de l'oxygène pur pour le moral. *Invictus*, camarade! «Aussi étroit soit le chemin, bien qu'on m'accuse et qu'on me blâme, je suis le maître de mon destin, le capitaine de mon âme.» Mandela a été sauvé grâce à ces vers du poète Henley. Oui, les mots sauvent, libèrent, mais ils peuvent aussi blesser et tuer. Les mots ont de la chair, du poids, du plomb, du pouvoir et, parfois, du venin... Quoi? Le chiot qui aboie ne mord pas? Toz, mon cul, mon sale cul. Fous-moi la paix avec tes phrases mille et mille fois remâchées, camarade! Je suis plein de colère et je hais la routine. Faut que je roule, que je me vide... mais où? Les salles de cinéma et de théâtre ont mis la clef sous la porte. Il n'y a que des cages, des barreaux, des stops, des sens interdits, des trottoirs gluants et défoncés, des mosquées bondées et mugissantes. Les bistrots se ferment les uns après les autres. L'étau se resserre sur les mécréants... Je suis tenté par une maison close, camarade. Tu en connais une où il y a des putes jeunes et bien entretenues? Celles bossant dans la rivière, pas loin de la petite ville, sont-elles généreuses? Peut-on se les taper en plein

air, au milieu des tamaris? Ah! baiser sous le chant des oiseaux, ça doit être romantique!... Ma chasteté a trop duré, camarade, faut que je brise les chaînes. J'irai les voir si elles ne se contentent pas seulement de se faire tirer à la va-vite. J'aimerais prendre mon temps, moi. Sont-elles offensives? Jouissent-elles comme des biches? Lèchent-elles la prostate? Sucent-elles le gland et le trou du cul? Avalent-elles, comme dans les films porno? Elles ne sont pas radines, j'espère. Même si je suis puceau, je suis exigeant, je n'aimerais pas être déçu pour ma première fois. J'admire les filles qui offrent non seulement leur cul, mais aussi leur âme. Un coup, deux registres: la sagesse de l'amour et la barbarie du sexe. Tu viens avec moi, camarade? Ça vaut la peine. Allons répandre notre semence dans des vagins moites et anonymes...

J'attends ici depuis trois heures et, comme toujours, il n'y a pas de clients. Quelle heure est-il, camarade? Une heure et quart? Le temps ne passe pas, c'est toujours l'heure de la prière. J'en ai marre. C'est la disette. Souvent, le cul sur le pare-chocs, je m'envoie café sur café, joint après cigarette. Dents et poumons esquinés, je tousse. Je respire le mazout, la poussière et l'angoisse. Je nourris des pigeons détraqués et des moineaux sans doigts de patte. Je cause avec des mendiants. Y'a un cul-de-jatte cool dans le coin qui me déstresse un peu... Tiens, il n'est pas là aujourd'hui. Je l'aime, lui. Sa détresse fait ma consolation. À défaut de bonheur, je glousse avec un estropié. Pas le choix, camarade. Gay, il fait des avances aux passants. «Fourre-moi, beau gosse!» qu'il s'écrie. Je mate avec lui la croupe des jeunes. Lui, les boeufs bien montés; moi, les gazelles. Faut avouer qu'il y en a par ici de toutes les formes. Des maigres, des grasses, des lourdes, des brunes, des rondes. Toute une gamme, des ratatinées aux sophistiquées. La fois dernière, excité comme un âne par la foire à culs, j'ai failli me rabattre sur la tantouze. Heureusement que j'ai réussi à calmer mon animal sauvage. Je lui ai tiré les poils. «Mollo, mollo, *donkey!*» que je lui ai dit. Après l'avoir bridé, j'ai chiqué et je suis monté dans le fourgon. J'ai baissé les rideaux et mis une musique gnaouie. Je me suis dévêtu et affalé tel un pacha sur le siège. J'ai

tiré mon Samsung et lancé une vidéo porno. J'ai craché dans ma main et astiqué précieusement mon rossignol. Dégoûté par la semence qui a irrigué vainement le tableau de bord, j'ai quitté la gare. Au secours!... Quoi? Je suis pornographe? Toz, mon cul, mon sale cul. Il n'y a que ça qui subsiste, camarade. Le romantisme m'a quitté depuis mon exil chez Madame la France... Rien ne marche, tout stagne depuis. Les gens sont pingres, ils préfèrent prendre l'autobus, ça coûte moins cher. Je ne sais plus pourquoi je fais du transport, je perds mon temps, faut que j'arrête, camarade. En plus, les gars des impôts me harcèlent, ils m'ont à l'œil. Je leur ai montré mon compte vide, mais ils me demandent des papiers, des signatures, des factures, des courbettes. Ils viennent chez moi m'humilier, devant mes sœurs et mon frère. Je leur ai dit que je suis à sec, mais ils veulent m'essorer. Et, si possible, me pendre à une corde à loques. Ce sont des crapules, ils souhaitent que je crève. C'est ça qui les amuserait. Mais ils se trompent, je ne lâche pas. Je continuerai à vivre. À rêver, à parler, à crier, à péter. À bander comme un étalon perse. À éjaculer dans leur raie pourrie et rongée par les asticots. Mais faut que j'arrête de faire la traînée sur les routes. Je risque de moisir si ça continue comme ça. Donne-moi du courage, camarade. Je veux des vitamines pour mes biceps. Tu me soutiens? Oui, non? Parle. Je tranche devant toi, devant Allah, devant le diable et ses rejets : à partir de maintenant, je ne suis plus transporteur de passagers. Et je le dis sans pincement au cœur. Je suis désormais un lion libre, je quitte le zoo. Je change de métier. Choisis un taf que tu aimes et tu n'auras pas à travailler un seul jour de ta vie. C'est Confucius qui a dit ça. Pourquoi ce rictus, camarade? Tu te moques de moi? Toz, mon cul, mon sale cul. Tu peux toujours tordre ta bouche

de crapaud, ta bave n'atteindra pas mon visage de seigneur. Je suis immunisé contre la connerie humaine. Je fuis les ondes négatives. Tu me donnes envie de chier... mais où? Il n'y a pas de toilette publique. Il y a le café du coin, mais les W.-C. turcs ressemblent à un cloaque. Certains clients défèquent comme ils pensent, camarade: de travers. Il y en a qui appliquent à la lettre les préceptes de la charia: ils placent leur cul dans la direction opposée à La Mecque. Il faut qu'ils ciblent le trou. Souvent, ils le ratent. Et c'est un bordel de caca de merde chaque fois. Tous les moyens sont bons pour salafiser la République algérienne démocratique et populaire. La nausée monte, sauve-moi, camarade. Donne-moi un bonbon. Je veux sentir la menthe, ou du jasmin, ou de l'orange, ou de la boue. Oui, camarade, j'ai besoin de fraîcheur... «*Allah akbar*», tu entends? Comment ne pas devenir frigide? Toujours la même cassette. Qu'on innove un peu, qu'on mette autre chose: du rock, du blues, du chaabi, du groove, du gospel, du Ravel, du Mozart, du Chopin... Il faut que je parte d'ici... mais où? À l'étranger? En France? En Australie? En Abyssinie? En Suède? En Israël? Au Nunavut? Sur la planète Mars? Qu'importe! Les chemins ne mènent plus à Rome, tous nos boulevards aboutissent au désert... Mes yeux et mes oreilles sont saturés: Allah ici, Mohammed là, le Jugement dernier, le paradis, les houris, les flammes de l'enfer... On a fait de Dieu un sadique, camarade. Un Duvalier, un Mugabe, un Gengis Khan. Il n'a délégué personne pour montrer aux hommes le droit chemin. Dieu est adulte. Il est majeur et circoncis. Moustachu, il n'a pas besoin de tuteur. Mais qui comprendra cette simple logique? Monte, camarade, on y va, j'allume le moteur...

Qu'as-tu dans la main, camarade? Un dictaphone? Tu m'enregistres? Paie d'abord. Je coûte cher. Combien? Beaucoup. Le prix de la parole libre, sans bride ni muselière. Tu acceptes? Parfait, je te donne l'autorisation. Que feras-tu avec ça? Un bouquin? Bonne idée. On partagera les droits d'auteur. Tu ne me trahiras pas, j'espère. Ce sera un livre étrange et fou, à la fois pornographique et philosophique, où les jets de sperme orneront les aphorismes jamais inventés par nos aïeux. Ce ne sera pas un voyage au bout de la nuit, mais un interminable jappement dans le trou du cul de Dieu. Ce ne sera pas du Sade, ni du Kateb Yacine, non, camarade, ni du Rabelais ou du Nietzsche, non, ni du Dostoïevski, non et non, ce sera du Shakespeare ivre dansant dans les immondices de la vie avec Sade, Kafka, Kateb, Dostoïevski, Nietzsche, Baudelaire, Céline, Miller, Dante et tous les grands cinglés de l'univers. Je ne sais pas si tu vas réussir à dégoter un éditeur qui acceptera mon factum, camarade. Ma langue crachera du venin, camarade. Elle ne tuera pas, mais elle empoisonnera les petites âmes... Quoi? Ai-je peur pour moi? Toz, mon cul, mon sale cul. Rien à perdre, rien à foutre, moi. Créons notre dangereux récit. Appuie sur le bouton. On va l'entamer comme ça. Avec une image simple, pas avec une formule maquillée. Ça gueule partout déjà. Regarde là-bas. Un troupeau de

crocodiles. De grandes bouches, de minuscules bras. Quittons ce souk, camarade, tout de suite. J'ai envie d'une bière. Il y a une caisse sous le siège arrière. Je veux une hollandaise. Je la boirai à la santé des vizirs et des agneaux de la nation. Ne fais pas la sainte-nitouche effarouchée. La bière vient du blé fermenté, elle soulage et donne de l'énergie. Deux gorgées suffisent pour me transformer en tigre... Ah! je suis enfin détendu. Je peux penser désormais à mon avenir, à mes projets, à mes amours agonisantes, à mes frustrations fermentées... Et si j'installais dans mon fourgon une toilette anglaise que je louerais en ville? Je deviendrais riche, non? Tu souris? Je ne dis pas n'importe quoi, je suis un visionnaire, moi. Sans faire d'étude de marché, je sais d'avance que je gagnerais beaucoup de ronds. Ce pays est vierge, tout reste à déflorer, camarade. Sois en alerte, pose ta main sur ta braguette et prépare-toi à sortir ton kangourou. L'argent, comme le vagin, est partout, mais caché. Ça ne profite pas aux crève-la-faim, mais aux nababs grassouilleux. Le salaud de Miller a raison : « Le jour où la merde vaudra de l'or, le cul des pauvres ne leur appartiendra plus. » Que dire de plus, camarade? Tout est là, caché entre les dents fragiles des poètes, tout dégouline des doigts des peintres maudits... Il fait chaud et mes lèvres réclament des baisers. Redonne-moi une autre bière. J'ai besoin de déboucher mes artères. Elles sont obstruées par toutes sortes de dogmes. On m'a dit enfant de ne pas parler devant les adultes, de respecter les aînés. On m'a dit de me fondre dans la masse, camarade, de ne pas faire de vagues. On m'a dit des choses et des conneries, de prier et de chanter l'éloge de nos prédécesseurs. Tant d'ordres et d'interdits entassés dans mon sang et ma graisse... Je suis à la fois lourd et vide. J'ai un diable au corps et un idiot dans

le cerveau. Je suis un peu ange un peu démon, un peu singe un peu fruit, un peu savant un peu ignare... Tu t'esclaffes? À ta guise, camarade. Je délire? Je suis soûl? Et après? Je revendique le droit de mélanger les genres et les aquarelles. Van Gogh était un peintre de génie, il a tout compris: le pinceau, les tournesols et le langage des oiseaux. Il a tout perdu: son oreille, Gauguin et sa vie... C'est avec le soleil que naît la paresse. Nos hommes se morfondent à l'ombre des eucalyptus et écoutent la chanson des grillons. Ils ont le temps de compter les guêpes et les chameaux. Ils tournent et retournent leur pouce et leurs dominos... Allume la clim, camarade, ma marmite bout, je suffoque. Je suis une mouche, un rat, un râle, une carafe, une carabine. Mes mots sont comme des balles. Ma langue est une mitraillette. Je dégaine. J'ai envie de tuer et je ne sais pas qui. Les conducteurs de ce bled sont des kamikazes. Ils vont en route comme dans des wagons vers l'extermination. Ils aiment la hâte et le vertige... Regarde celui-là, je l'écraserais comme un frelon. Il ne conduit pas, il nargue les voitures. Il ne roule pas, il montre ses muscles. Complexé de la verge, l'avorton. La virilité est une valeur algérienne. Avoir le torse velu prédispose à l'autorité. Tu ris? Je n'invente rien. Tout est dans la transe des mots. Vas-y, camarade, déboutonne ta chemise, montre-moi ce que tu vaux. Les poils chez le mâle musulman, c'est important. Il ne faut pas qu'il les fasse raser. Plus la barbe est longue, plus celui qui la porte agit sur la communauté. Veux-tu que je te raconte une histoire? Une histoire vécue, pas un potin de coiffeur. Enregistre, camarade... Une femme a été emmenée dans un poste de police parce qu'elle a laissé échapper de son foulard une mèche de cheveux. Tu ne me crois pas? Diable, que tu es gourmé! Relaxe un peu,

détends ton fion poilu, offre-le à la brise de l'été, ouvre tes oreilles et tes trous. Les cheveux sont une affaire sérieuse, faut pas badiner avec, faut les nouer et les éloigner du regard des reptiles. Ça peut inciter au viol, ça fait partie de l'honneur de la tribu. Comme la terre, le sang et la virginité, c'est sacré. Les Algériens sont des fétichistes contrariés. Ils cachent la beauté pour mieux la dévorer. Loin des assemblées et des cafés. Dans les ténèbres, les ronces et la perversité... Baisse la vitre, camarade, jette cette bouteille... Quoi? Je m'en fous, de l'écologie. Le respect de la nature? Tu parles! Quelle farce! C'est la nature qui est contre nous. Dieu aussi. Tu es choqué? C'est bien fait pour ta sale frimousse de puritain. Cogne-toi le front contre le pare-brise. Et si ça sonne creux, c'est que ta caboche est vide. Saigne, chiale et appelle tes maquereaux, à ta guise, camarade. Je dis ce qui ne va pas. Dieu est miséricorde? Arrête de pisser de la bouche. Dieu est assassin ou complice des assassins. Il est trop vieux pour gouverner, il est mûr pour la mort, ses yeux louchent, sa morale est désuète, ses écrits sont obscurs... Je ne blasphème pas, je flingue, camarade. Je le dirai devant les curés, les rabbins et les imams. Je le clamerai sur tous les minarets. Tu n'as qu'à regarder les tragédies. Pourquoi n'intervient-il pas pour apaiser le malheur des laissés-pour-compte... Si tu veux endormir un enfant, camarade, chuchote-lui à l'oreille un conte, invente des personnages farfelus, des intrigues et des émotions. Accoutume-le aux fables, berce-le, caresse ses cheveux et il te réclamera près de lui chaque soir. C'est ainsi que fait avec les croyants l'islam, ce chapelet d'histoires qui les plongent dans la torpeur... Tout mot craché par une bouche dévote est suspect, toute grimace teintée de bonne conscience est venin de scorpion... Tu rouspètes? Toz, mon cul, mon

sale cul. Je ne suis pas un être maléfique, camarade, je veux simplement dire les choses, tenter de construire un récit. L'histoire qu'on a écrite à la place du peuple est une imposture. L'élément déclencheur, c'est ton dictaphone, camarade. Assume... Quoi? Tu veux me poser des questions précises? Me soumettre au questionnaire de Proust? Non, le bon Marcel est trop rangé pour mon chaos intérieur. Je ne fais pas de plan, moi, et je ne réponds pas aux questions toutes faites. L'architecture n'est pas mon fort et je n'emprunte jamais les mêmes chemins. Je pose la première pierre et je bâtis dessus. Avec de la boue et du sang, sans règle ni fil à plomb, à l'œil et à l'intuition, camarade. Divaguer, c'est faire du Beethoven avec des mots. Es-tu prêt à assumer ton rôle de confident? Certes, je te baratinerai un peu, mais je te livrerai des confessions cocasses au détour de chaque phrase...